

# ZADIG, OU LA DESTINÉE<sup>1</sup>

HISTOIRE ORIENTALE

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE DE ZADIG A LA SULTANE SHÉRAA  
PAR SADI<sup>2</sup>

Le 10 du mois de Schewal, l'an 837 de l'hégire<sup>3</sup>.

Charme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage qui, ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de Zadig, ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger car, quoique vous soyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, et que vos talents ajoutent à votre beauté ; quoiqu'on vous loue du soir au matin, et que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très sage et le goût très fin, et je vous ai entendue raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce sans être faible ; vous êtes bienfaisante avec discernement ; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agréments des traits de la médisance ; vous ne dites de mal ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre âme m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage<sup>4</sup>.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan Ouloug-beb<sup>5</sup>. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des *Mille et une Nuits*, des *Mille et un Jours*<sup>6</sup>, etc. Ouloug aimait mieux la lecture de *Zadig* ; mais les sultanes aimaient mieux les *Mille et un*.

1 Le texte a d'abord été imprimé à Amsterdam sous le titre de *Memnon, histoire orientale*, Londres, pour la Compagnie, 1747. Le conte sous son titre définitif est publié en 1748.

2 Saadi, ou Sadi (1184-1283 ou 1291), de son vrai nom Abdullah Mushrif-ud-Din est un poète persan du XIII<sup>e</sup> siècle (et non du XV<sup>e</sup> comme le suggère la date qui suit), né à Shiraz. Son recueil de contes le plus célèbre, le *Gulistan (Le Jardin de fleurs, 1258)* évoque parfois l'imagerie des *Mille et une nuits*. Il a été traduit en français par André Du Ryer : *Gulistan, ou l'empire des roses*, composé par Sadi, Paris, A. de Sommaville, 1634 (Ars. 8-S-2453). Une nouvelle traduction, anonyme (D'Alègre ?), est publiée en 1704 (Ars. 8-S-2454), rééd. 1737.

Une partie du *Gulistan* est toujours utilisée comme manuel d'enseignement soufi. Un poème de Saadi est gravé à l'entrée de l'immeuble de l'ONU à New-York. Il débute par ces deux vers : « Les hommes sont les membres d'un même corps, / Ils furent créés à partir de la même essence. »

3 C'est-à-dire 1459.

4 Allusion à Mme de Pompadour, maîtresse du roi depuis 1745 ?

5 Il faut lire sans doute Ouloug beg (Ulugh Beg, 1393 ou 1394-1449), le petit fils de Tamerlan. Il fut célèbre par la fondation d'un observatoire astronomique à Samarcande (actuel Ouzbékistan).

6 La parution des *Mille et une nuits* dans la traduction d'Antoine Galland en 1704 avait déclenché une véritable vogue du conte oriental. C'est dans ce sillage que François Pétis de la Croix publie les *Mille et un jours*, en cinq volumes, de 1710 à 1712. Gueullette propose en 1733 les *Mille et un quart d'heures, contes tartares* ; puis les *Mille et un heures, contes péruviens*, en 1740. Jacques Cazotte publie quant à lui les *Mille et une fadaïses* (1742) ; le chevalier de Mouhy propose les *Mille et une faveurs* ; Pierre Jean-Baptiste Nougaret, les *Mille et une folies* (1771).

Entre création, traduction et supercherie pure, les *Mille et un jours* se présentent comme la traduction d'un manuscrit remis par le « dervis Moclès » à Pétis de la Croix, qui était un authentique orientaliste. Comparant son livre à celui publié par Galland, Pétis de la Croix écrit en introduction : « Effectivement, ces deux livres ont la même forme. Il y a dans leur dessein un contraste comme dans leurs titres. Dans les *Mille et une nuits*, c'est un prince prévenu contre les femmes ; et dans les *Mille et Un Jours*, c'est une princesse prévenue contre les hommes. Il est à croire que l'un de ces ouvrages a donné l'occasion de faire l'autre ».

« Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison, et qui ne signifient rien ? — C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes. »

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, et que vous serez un vrai Ouloug. J'espère même que, quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux *Mille et un*, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été Thalestris du temps de Scander, fils de Philippe<sup>7</sup> ; si vous aviez été la reine de Sabée<sup>8</sup> du temps de Soleiman, c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus célestes que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur sans fin.

SADI<sup>9</sup>.

---

7 Thalestris, reine des Amazones, aurait demandé à Alexandre le Grand, Scander en turc et en arabe, de lui donner un fils. L'épisode se trouve dans l'*Histoire d'Alexandre* de Quinte-Curce, est rapportée, avec scepticisme, par Plutarque et reprise au moyen âge dans *Le Roman d'Alexandre*. Elle a fourni une abondante iconographie et nourri l'imaginaire fictionnel baroque.

8 La reine de Saba rendant visite au roi Salomon (Cantique des Cantiques) est l'équivalent biblique de l'histoire de Thalestris. Le nom de Salomon est ici islamisé en Suleiman. On peut lire de même dans le *Dictionnaire philosophique*, à l'article SALOMON : « Le présente empereur de la Chine, Kien-long, passe surtout pour un grand poète ; mais Salomon, ou Soleyman l'Hébreu, a encore plus de réputation que Kien-long le Chinois. »

9 La seconde édition de 1748 attribue cette épître à Zadig.

## LE BORGNE

Du temps du roi Moabdar<sup>10</sup> il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig<sup>11</sup>, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions ; il n'affectait rien ; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit il n'insultât jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appelait conversation dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piqûre. Zadig surtout ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguier. Il était généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre : *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre*<sup>12</sup>. Il était aussi sage qu'on peut l'être car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens<sup>13</sup>, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature, tels qu'on les connaissait alors, et savait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cent soixante et cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philosophie de son temps, et que le soleil était au centre du monde ; et quand les principaux mages lui disaient, avec une hauteur insultante, qu'il avait de mauvais sentiments, et que c'était être ennemi de l'État que de croire que le soleil tournait sur lui-même, et que l'année avait douze mois, il se taisait sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à Sémire<sup>14</sup>, que sa beauté, sa naissance et sa fortune

10 Le nom de ce roi de fantaisie doit se lire en fait « Moab d'Ar ». L'ancien royaume biblique de Moab, dans l'actuelle Jordanie, aurait eu pour une de ses capitales Ar, dans la vallée de l'Arnon. Voir Nombres, XXI, 15 et XXII, 36 (histoire de Balaam) et Isaïe, XV, 1 (prophétie sur la ruine de Moab). Voltaire était très calé en histoire biblique. . .

11 L'arabe *saddyk* signifie « le véridique » ; l'hébreu *zadik* signifie « le juste ». On trouve dans les *Mille et un jours* une « Histoire du grand écuyer Saddyk » qui commence ainsi : « On dit un jour à Togaltimur-khan, roi de tartarie, qu'il y avait dans ses états un homme qui était si ennemi du mensonge qu'il disait toujours la vérité. Le roi le voulut avoir auprès de lui, et lui donna dans sa maison la charge de grand écuyer. Un courtisan d'un caractère si nouveau eut bientôt des envieux qui n'épargnèrent rien pour le perdre ; mais le roi, qui n'était pas un prince à se laisser prévenir et qui voulait juger des choses par lui-même, éprouva son grand écuyer en plusieurs occasions, et le trouva toujours si franc et si sincère qu'il lui donna le surnom de Saddyk\* . »

\* Disant vrai (note de Pétis).

L'*Histoire de Saddyk* offre elle-même un rapport marqué avec le cinquième conte de la troisième des *Facétieuses nuits* de Straparole, « Isotte, femme de Lucafer Albani de Bargame, cuidant par finesse décevoir Travailin, vacher de son frère Emilian, pour le trouver menteur, perdit la métairie de son mary et s'en retourna au logis avec la teste d'un taureau ayant les cornes dorées et toute honteuse » (éd. 1726, in-12, t. I, p. 249).

12 Dans l'*Historia religionis veterum Persarum* (1700), par qui Voltaire connaît Zoroastre, Hyde cite le proverbe suivant du *Sadder*, qui serait un recueil de pensées du législateur mythique persan : « Quand tu manges du pain, mets de côté trois bouchées pour les chiens. »

13 Les Chaldéens sont d'abord les habitants du royaume de Babylone, au sud de la Perse. Puis ce terme désigne les prêtres-astronomes de Babylone, par confusion avec les Mages adeptes du Mazdéisme (à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. JC). Selon Plutarque, c'est Zoroastre qui aurait institué chez les Chaldéens les Mages, à l'imitation des Perses (voir Clericus, *De Chaldois*, II, 2, art. 1).

14 Sémire est un berger de *L'Astrée*. Espérant conquérir Astrée, il lui a fait croire que son Céladon est l'amant d'Aminthe. C'est le point de départ du roman : Astrée chasse Céladon, qui se jette dans le Lignon. Victime de la trahison de Sémire, Astrée le caractérise ainsi : « Berger, à la vérité plein de plusieurs bonnes qualitez, s'il n'eust esté le plus perfide, et le plus cauteleux homme qui fut jamais » (IV, 116r). Corilas, son rival, dit

rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide et vertueux, et Sémire l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque, se promenant ensemble vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornaient les rivages de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de Zadig ; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument Sémire. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportements de leur violence ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perceait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait :

« Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. » Elle n'était point occupée de son danger ; elle ne pensait qu'à son cher Zadig. Celui-ci, dans le même temps, la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle Sémire, évanouie et sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit : « Ô Zadig ! Je vous aimais comme mon époux ; je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. » Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire. Jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentiments plus touchants par ces paroles de feu qu'inspirèrent le sentiment du plus grand des bienfaits et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère ; elle guérit bientôt. Zadig était blessé plus dangereusement ; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. Sémire ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de Zadig pourraient jouir de ses regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil ; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. « Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri ; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. » Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais, dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. Sémire était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à Orcan lui-même. A cette nouvelle il tomba sans connaissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtemps malade, mais enfin la raison l'emporta sur son affliction ; et l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

« Puisque j'ai essayé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. » Il choisit Azora, la plus sage et la mieux née de la ville ; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté, et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

---

de même : « Le plus dissimulé et cauteleux, du reste tres-honneste homme, et personne qui a beaucoup d'aimables parties » (V, 147r). Sémire, que Voltaire féminise, est donc l'antithèse de Zadig

Peut-être sous l'influence de Zadig, une bergère Sémire apparaît dans une romance de la *Galatée* de Florian, « pastorale imitée de Cervantès » (1783) : « Le beau Nelzir aimait Sémire ; / Sémire aimait le beau Nelzir : / Se voir, s'aimer et se le dire, / Etait leur vie et leur plaisir. »

Rien à voir à notre avis avec Sémiramis (S. Menant).

## LE NEZ

Un jour, Azora revint d'une promenade toute en colère et faisant de grandes exclamations. « Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse ? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même ? — Hélas ! dit-elle, vous seriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever, depuis deux jours, un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. — Eh bien ! dit Zadig, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari ! Ah ! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait quand je lui ai rendu visite ! — A quoi donc, belle Azora ? — Elle faisait détourner le ruisseau. » Azora se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami, nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres ; il le mit dans sa confiance, et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin.